

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Les mondes endormis

Hélène Dorion, *Sans bord, sans bout du monde*, Paris, La Différence, 1995, 116 p., 27,95 \$.

Gilles Devault, *L'oeil blanc du sommeil*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, 52 p., 10 \$.

Christine Dumitriu van Saanen, *Millénaire*, Winnipeg, des Plaines, 1995, 62 p., 12,95 \$.

Jacques Paquin

Number 80, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38672ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paquin, J. (1995). Review of [Les mondes endormis / Hélène Dorion, *Sans bord, sans bout du monde*, Paris, La Différence, 1995, 116 p., 27,95 \$. / Gilles Devault, *L'oeil blanc du sommeil*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, 52 p., 10 \$. / Christine Dumitriu van Saanen, *Millénaire*, Winnipeg, des Plaines, 1995, 62 p., 12,95 \$.] *Lettres québécoises*, (80), 35–36.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Hélène Dorion, *Sans bord, sans bout du monde*, Paris, La Différence, 1995, 116 p., 27,95 \$.
 Gilles Devault, *L'œil blanc du sommeil*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1995, 52 p., 10 \$.
 Christine Dumitriu van Saanen, *Millénaire*, Winnipeg, des Plaines, 1995, 62 p., 12,95 \$.



Les mondes endormis

Un chemin sans bord, un jardin délaissé par l'amour,
 le champ du fractal.

POÉSIE
 Jacques Paquin

LE CHANT EST MAINTENANT PRESQUE DÉPLACÉ EN POÉSIE, à moins qu'il n'apparaisse en creux, par le biais du silence et du manque. Mais il s'agit moins de remplir la page blanche que de dépouiller la table d'écriture de la parole et de la mémoire, devenues trop encombrantes. On parlait autrefois du sommeil de la raison, il faudrait sans doute évoquer le sommeil du chant. Chacun des poètes dont il est question ici a fait l'expérience « des sommeils dont on ne rentre pas » (H. Dorion, p. 103).

Le privé et le privatif

Les habitués de la poésie d'Hélène Dorion reconnaîtront sans peine la manière très caractéristique de son écriture. S'il est un poète auquel on peut attribuer le qualificatif de poésie de l'intime, c'est bien l'auteure d'*Un visage appuyé contre le monde*, laquelle a toujours eu recours à une écriture minimaliste, réduisant au maximum les effets du lyrisme, (sans le bannir complètement) tout en s'ouvrant sur l'espace d'une individualité à la recherche de ce que j'oserai appeler un poème-moi. L'enjeu de l'écriture repose alors sur un échange entre le clair-obscur du murmure et l'éclat de la page blanche.

Le cheminement ne s'est jamais démenti, le questionnement, qui est aussi un programme d'écriture, est toujours le même, et il surgit dès les premiers vers du recueil : « Où est la beauté que ne touche pas l'absence ? » (p. 7).

Contrairement à d'autres chez qui l'absence peut être dispensatrice d'élans vers le monde, chez Dorion tout se passe comme si nous étions devant un état de fait ; le poème cherche à creuser ce que recouvre et ouvre l'absence, mais exclusivement de l'intérieur :

*Aujourd'hui l'espace n'est plus la distance
 le monde n'est plus le monde
 mais la chambre de nuit
 où voyagent nos silences* (p. 23)

L'épure des vers, leur prosaïsme, la mise à l'écart de tout changement de couleur ou de ton servent un seul et même but, marqué par l'ascétisme, à savoir cheminer aux confins de l'absence, sans aucune espèce de compromis. La poésie d'Hélène Dorion est une poésie grave, qui s'alimente à une obstinée renonciation. Le privé, marque de l'espace intime, le privatif, inscrit dans la forme syntaxique, s'interpellent tout au long du recueil. Et de nouveau, comme cela m'est déjà arrivé

avec de précédents recueils, à la lecture de ces poèmes si ostensiblement tournés vers le vide (mais ô combien fertile !), me reviennent les noms de Saint-Denys Garneau et, surtout, d'Anne Hébert :

*Toujours l'équilibre maintenu
 et aussitôt rompu
 pour définir l'équilibre* (p. 74)

D'autres poètes, plus contemporains, ont marqué leur défiance vis-à-vis de la parole, comme François Charron, avec lequel Hélène Dorion a d'évidentes affinités : « Un jour, il faut cesser de demander / à la parole ce qu'elle ne sait » (p. 39). Chacun des vers tracés sur la page forme un petit réduit dans lequel on entre sur la pointe des pieds, de crainte d'en briser le fragile équilibre ; Dorion y joue en effet à quitte ou double, recherchant des inflexions subtiles, repoussant les frontières entre la simplicité et la banalité. Le lecteur est déconcerté par ce parti pris d'inanité, qui condamne à l'avance tout espoir d'une ouverture ; comme moi, il se défendra peut-être de suivre cette poésie jusqu'à ses limites, qui sont extrêmes.

La passion des images

Au premier abord, on pourrait presque croire que, avec ce second recueil, Gilles Devault emboîte le pas à Hélène Dorion, et que lui aussi « retrouve les contours de la vie recluse » (p. 34). Voilà un homme seul qui marche dans sa nuit et qui cherche à tâtons les traces d'un amour fuyant. Mais alors que sa consœur cherche à donner forme et sens à la vacuité, l'auteur de *L'œil blanc du sommeil* s'évertue au contraire à refaire son jardin, celui (implicite) de l'enfance, comme celui (dévasté) de l'amant délaissé. Le recueil est d'une grande unité, ponctué par le déroulement des saisons (de l'automne à l'hiver) et du cheminement du locuteur (des souvenirs au rêve). Ce dernier est partagé entre la douleur qui monte, mais qu'il cherche à garder à distance, et la jouissance de l'autre, inscrite sur l'épiderme :

*sourde patience de la débâcle
 lèvres acides de la mémoire
 secondes immortelles
 sur le vide crapuleux de la peau* (p. 26)



C'est par le biais du rythme et des *leitmotive*, mais surtout par la charge expressive des images que le poète combat la résignation ; bien qu'il fasse preuve d'une foi en la vertu des images et de la passion pour parler de l'amour, il sait à l'occasion mesurer ses effets par le recours à la sobriété dans le lyrisme :

*l'automne désormais
tu n'entends que lui
entre les pâles veilles
et les radieuses promenades* (p. 14)

Mais le plus souvent, notamment quand surgit la figure de l'amant, le mouvement de l'écriture s'abandonne à la charge des émotions ; l'auteur, c'est évident, fait davantage confiance à la beauté des images qu'à un regard neuf sur le sujet, mais là sans doute n'était pas le projet de Gilles Devault, qui a choisi d'exprimer le désarroi amoureux de la manière qui lui convenait le mieux. Et on ne peut que lui donner raison.

Science et poésie

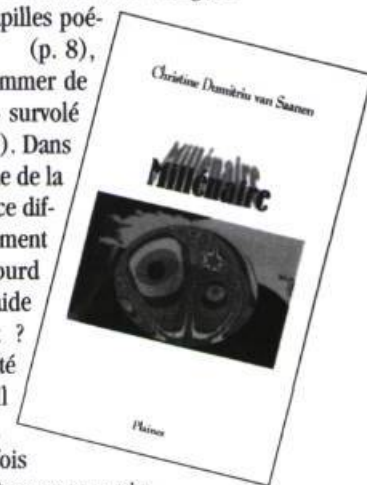
Christine Dumitriu van Saanen a opté pour une forme bien différente de gravité, c'est-à-dire celle qui régit les planètes et les galaxies. Le propos du recueil se déduit aisément des reproductions qui accompagnent le texte. La source de ces illustrations annonce déjà tout un programme. Ainsi, on lit qu'elles ont été réalisées entre autres avec le « Desktop Fractal Design System — IBM version 2.0 ». Voilà donc un propos on ne peut plus original et, qui plus est, inspiré par les découvertes scien-

tifiques les plus récentes. J'ai dû, comme on s'en doute, recourir au dictionnaire : « fractal » signifie « brisé », et renvoie aux objets mathématiques dont la forme et la création se caractérisent par l'irrégularité et le fragment. Il suffit d'examiner au fond de sa paume le dessin compliqué d'un flocon de neige pour mieux comprendre le phénomène. L'esthétique du fragment, que nous croyions sortie de la pure imagination des créateurs, est aussi un fait scientifique reconnu qui fonctionne avec ses propres lois. Voilà qui fait rêver ! Le monde de l'observation et celui de l'invention ne sont donc pas aussi étanches qu'ils ne paraissent. On s'en doutait, mais on préfère parfois l'ignorer. Écrire un poème, ce peut être aussi prolonger dans l'imaginaire les intuitions de la recherche scientifique. On ne peut plus prétendre dresser des murs entre deux formes d'activité qui savent être créatrices chacune à sa manière. Alors comment cette alliance se manifeste-elle chez notre poète ? Hélas ! le résultat est quelque peu décevant. Le point de départ d'une idée lumineuse s'est heurté à un écueil qu'on rencontre fréquemment dans ce genre d'écrit qui puise sa source dans l'inventaire de la nouveauté. Plutôt que d'utiliser toutes les possibilités contenues dans un champ sémantique à la fois riche et suggestif (ne serait-ce que par la matérialité de ces mots qui résonnent si étrangement), l'auteure s'est contentée de miser sur le *pouvoir* du mot scientifique. Le lecteur se trouve placé devant une table bien dressée où il se voit forcé d'ingérer des plats qui ont le don de surprendre ses papilles poétiques : l'éternité « aux dendrites d'atomes » (p. 8), des « fusions andésitiques » (p. 10), à consommer de préférence dans un « espace lobachevskien » survolé par « des oiseaux blancs d'Escher » (p. 23). Dans de telles conditions, pas étonnant que le monde de la poésie et celui de la science aient la coexistence difficile. Mais comment peut-il en être autrement lorsque le poète trouve son alphabet dans un lourd traité scientifique que le lecteur déchiffre à l'aide d'un dictionnaire, spécialisé par surcroît ? L'originalité qui ne s'appuie que sur la rareté risque de produire un exotisme facile. Il manque l'essentiel, le travail du poème.

Quelques moments, trop isolés, arrivent toutefois à faire oublier la taxinomie (à mon tour de jargonner maintenant !) pour laisser toute la place à la force expressive de la sobriété :

*Fragments cousus et décousus,
gélules de sagesse,
la paume pressent
l'accident de parcours.* (p. 31)

Dans l'ensemble, le recueil se construit à partir de la confrontation et de l'association entre les grandes références culturelles et scientifiques ; l'*Ave Maria* s'élève par exemple au milieu du « dialogue des ordinateurs » (p. 59). L'originalité de la démarche a réussi à piquer la curiosité, il lui fallait aussi susciter le plaisir de la lecture. L'auteure n'en est pas à sa première publication du genre, si j'en juge par ses autres titres (*Les fruits de la pensée, Poèmes pour l'univers*, chez le même éditeur). Malgré mes réserves, je pense qu'il faudra juger l'œuvre à la lumière des publications qui ont précédé pour apprécier la valeur des fruits de cette poésie « scientifique ».



Septentrion



Rodrigue Lavoie
**Les Sentiers
de la volupté**
roman médiéval

390 pages, 28 \$

André Ricard
**Le Tréteau
des apatrides**
théâtre



André Ricard
Le Tréteau des apatrides
débat

216 pages, 27 \$



Les éditions du Septentrion
1300, av. Maguire, Sillery (Québec) G1T 1Z3 • télécopieur : (418) 527-4298